

En cage

Kalisha BUCKHANON

Traduit par Élodie Leplat

Graphisme et illustration de couverture : Frank Secka

Titre original : *Upstate*
Publié pour la première fois aux États-Unis par St. Martin's Press, 2005
© Kalisha Buckhanon, 2005
© Rouergue 2009 pour la traduction française
Parc Saint-Joseph - BP 3522 - 12035 Rodez CEDEX 9
Tél. : 05 65 77 73 70 - Fax : 05 65 77 73 71
info@lerouergue.com - www.lerouergue.com

Ouvrage publié avec le concours du Centre national du livre

doAdo
monde
AU ROUERGUE

À ma mère et à mon père,
une autre belle histoire d'amour

Première partie

25 janvier 1990

Chère Natasha,

Baby, la première chose qu'il faut que je sache, c'est si tu crois que j'ai tué mon père. Et si tu crois ce que tout le monde dit sur moi, parce qu'il faut que je sache si t'es de mon côté. Là, je sais pas qui est avec moi ou pas. Ce matin, je me suis regardé dans la glace : j'ai rien vu. C'est ce que je ressens, comme si j'étais rien. Comme si personne me voyait, m'entendait ou s'occupait de moi ou de ce que j'ai à dire. Mum m'a dit qu'il y a certains de mes potes qui veulent me faire la peau à la sortie, me saigner comme j'ai fait à mon père. Ils disent que je ferais mieux d'espérer d'en prendre pour longtemps parce que quand je sortirai, ce sera fini pour moi. Mais tu vois, ils me connaissent pas comme tu me connais. Ils savent pas comme toi ce que j'ai dû vivre. T'étais la seule qui m'écoutais vraiment, toi surtout et peut-être aussi Trevon et Black. Et parfois Mum. Mais surtout toi. Tu te rappelles toutes les conneries qu'on se disait,

tard le soir au téléphone ? Genre : arrêter l'école pour aller au Mexique ou dans le Sud ou un coin comme ça ? On ouvrirait un magasin et tout ? Ma musique, moi qui jouerais au basket et toi qui serais coiffeuse et tout ça ? Je sais que tu t'en rappelles. Moi oui, en tout cas. Chacun de tes mots.

Tu penses à moi ? J'espère bien parce que moi, je pense à toi. Je sais que t'as pas eu de nouvelles : là je suis dans une grande cellule avec plein d'autres types, en attendant de savoir s'il faudrait me transférer vu que je suis mineur. Mais ils vont bientôt me bouger de là, c'est sûr. Je te tiendrai au courant et je te dirai où j'ai atterri. Je suis même pas censé t'envoyer cette lettre parce qu'ici, on n'a pas ce genre de privilèges. Mais ces derniers temps, deux mecs qui se sont occupés de moi m'ont fait : Dis-nous si t'as besoin d'un truc, fiston, on peut te filer un coup de main. C'est pas la première fois qu'ils se retrouvent en taule. Alors je leur ai répondu : Faut que j'écrive à ma meuf. Ils connaissent un gardien qui fait la liaison entre l'intérieur et l'extérieur, c'est pour ça que t'as cette lettre. Ton petit cul me manque tellement, baby girl, que j'arrive même pas à réfléchir à comment je vais me sortir de cette merde. J'arrive pas à croire que je suis dans ce trou. Je sais même pas comment j'ai atterri là. Je m'en fous. Je pense à la dernière fois qu'on s'est vus. C'est comme si c'était hier qu'on traînait dans St. Nick Park à sauter par-dessus les bagnoles et tout. Tu te rappelles ce blanc qui arrosait ses plantes sur son balcon, comment il a beuglé qu'il allait appeler les flics et que Black lui a balancé une bouteille à la gueule en lui disant de se tirer de notre quartier ? C'était dingue, délire, fun. Le meilleur moment de ma vie. Et tu te rappelles aussi quand on a monté les grandes marches du campus de City College tous les deux et que tu m'as laissé sucer tes

tétons et te peloter jusqu'à ce que tu mouilles ? Je sais que t'aurais voulu le faire si Black et Laneice s'étaient pas mêlés de nos oignons, à se marrer et tout. Ils étaient vénères parce qu'eux faisaient rien. Tu te rappelles ce que t'as dit quand on est redescendus et que tu reboutonnais ton chemisier et aplattissais tes cheveux de bébé ? Quand tu m'as dit que tu m'aimais ?

Réponds-moi vite,
Antonio

27 janvier 1990

Cher Antonio,

Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu l'as tué ? Tu l'as vraiment fait ? C'était partout aux infos, dans les journaux, la totale. Au bahut et dans le quartier, tout le monde arrête pas de me poser des questions, ils veulent savoir si j'étais là, si j'ai tout vu, si je t'ai aidé à garder le secret. J'arrête pas de leur dire non, j'ai rien à voir avec cette merde, mais ils me croient pas. Les keufs sont venus trois fois à la maison pour m'interroger. Ils arrêtaient pas de me demander si tu te droguais, si tu me battais et des trucs comme ça. Je leur ai répondu non, mais ça leur a pas suffi, ils voulaient pas partir et maman commençait à s'énerver. Du coup, même si je voulais pas, je leur ai dit que tu te défonçais. J'ai menti, j'ai dit que tu le faisais pas souvent, une fois de temps en temps, c'est tout. Ils m'ont demandé si tu te shootais et j'ai fait : « Vous êtes oufs ! Antonio, c'est pas un toxico, y

fume de l'herbe, c'est tout. » Ils m'ont crue, je crois, parce qu'ils sont pas revenus depuis. Tu sais que je t'aurais jamais trahi, que j'aurais jamais rien balancé de ce que t'avais fait. Voilà à quel point je t'aime. Je suis de ton côté, bébé, parce que je sais que tu ferais la même chose pour moi. Tu me manques tellement que je peux même plus respirer. Ni prendre le train ou le bus tellement j'ai l'habitude de le faire avec toi. Je me déplace qu'à pied maintenant, mais je m'en fiche. Ça me laisse le temps de réfléchir, de me vider la tête, de comprendre ce qui peut bien t'arriver, m'arriver, arriver tout court.

Au bahut, tout le monde passe son temps à me dévisager et à me poser des questions. Et M. Lombard, cet enculé de raciste, cet hypocrite, m'a gardée en classe après le cours d'algèbre pour savoir si ça allait et si j'avais besoin de parler à quelqu'un. Je lui ai rien lâché à lui non plus. Je lui ai dit : « Ça va, faut juste que je rentre chez moi pour pouvoir préparer le repas parce que maman finit tard. » J'ai toujours pas oublié ses mythos sur moi, quand il a dit que je bavardais en classe alors que pas du tout et que j'ai dû me taper des heures de colle pendant une semaine. Alors qu'il essaie pas d'être mon pote maintenant ! Bref, rien à voir avec ce qui s'est passé. Je veux que tu me racontes. Je te promets devant Dieu, je te jure sur la tombe de mon père que je le répéterai à personne, personne de chez personne, même pas à ma mère. Raconte-moi. Ça changera rien de toute façon. Ce que j'ai dit ce soir-là, c'était vrai.

Je t'aime pour toujours,
Natasha

1^{er} février 1990

Baby Girl,

Hé ! Voilà le deal : je peux rien dire. Je te raconterai ce qui s'est passé seulement si on est que tous les deux en privé. Là, je peux rien dire. Tout le monde se mêle de mes oignons, prêt à me choper. Je le sens. Je le sais. Je les vois me regarder, parler de moi. Les matons ont ouvert ta lettre, ces fils de pute. Pour la lire. Quand j'ai reçu l'enveloppe, elle était déchirée et on aurait dit que le papier avait été mouillé. Du coup, je sais qu'ils liront ça. Qu'ils lisent tout ce que j'écris. J'ai failli dire au toubab qui me l'a apportée qu'il avait pas le droit de lire tes trucs, Baby, que c'était entre un homme et sa femme et ça, c'est sacré, toujours, mais je l'ai bouclée. J'ai secoué la tête, c'est tout, parce que je veux pas foutre la merde. Je veux me tirer d'ici. Ils m'auront pas à cause d'une connerie. Ils gagneront pas. Alors pour celui qui lit ça, qui que ce soit, je t'emmerde et ta mère avec. Je t'emmerde, je te prends et je te retourne. Crève.

On vient juste de me transférer dans une autre prison. (Sur une île juste au sud du Bronx.) Ils m'ont mis des chaînes autour des chevilles, Natasha, et ils m'ont attaché à un tas d'autres types qu'on transportait depuis Manhattan dans une grosse camionnette. À part que ça secouait grave, le trajet a été tranquille. Personne a moufté, personne se regardait. Quand on est arrivés à la nouvelle taule, on nous a enlevé nos chaînes dans une grande pièce qui ressemblait à un entrepôt et on nous a dit de nous désaper complètement. On a dû rester là, à poil. Je tremblais, tellement y faisait froid, et puis on a été fouillé l'un après l'autre, d'abord la bouche et après d'autres endroits dont

je veux pas te parler. J'ai une cellule pour moi tout seul où y a un lit de camp minuscule, des chiottes avec un lavabo au-dessus, et une très grande fenêtre étroite qui doit faire un mètre de haut. Les murs sont en ciment blanc, comme dans la cité. Je speede pour écrire parce que je veux finir avant la nuit. Y a pas de lumière, alors quand le soleil se couche, c'est mort. Mais je m'en fous. Au moins je suis plus dans une cellule avec vingt autres mecs qui puent et des chiottes bouchées comme quand j'étais à Manhattan. Les gens défilent pour venir me parler : des avocats commis d'office envoyés par une organisation qui s'appelle People's Advocacy ou un truc dans ce genre. Pour l'instant j'en ai vu trois différents : une meuf blonde, un black intello et maintenant un gros blanc. Chaque fois qu'ils changent, ils me disent que l'autre était occupé parce qu'ils sont overbookés de clients. J'ai dit : Bah, tant que vous savez que je suis pas un meurtrier et que c'était de la légitime défense. Mais je crois pas qu'y en ait un seul qui m'a cru parce qu'ils ont tous fait : Tout le monde dit ça. Laissez-moi choisir votre défense. J'ai l'impression que Harlem est à des millions de kilomètres. Mais je crois que d'ici, j'aperçois l'Empire State Building. J'aimerais pouvoir t'expliquer tout ce qui m'est arrivé, mais faut croire que ça s'est passé si vite que je me rappelle de rien.

Le soir de la cata, une des voisines de l'immeuble a appelé les keufs. Elle avait entendu du boucan dans mon appart mais quand ils se sont ramenés, c'est ma mère qui a ouvert et elle leur a dit que tout allait bien. Ils ont rappliqué quelques jours plus tard : ça faisait deux jours que mon père s'était pas pointé au taf et qu'on répondait pas au téléphone. Ma mère m'a supplié de pas leur ouvrir, de rien avouer, mais je l'ai repoussée en lui disant que j'étais un homme et que j'assumerai ce que j'avais fait.

C'est moi qui ai ouvert la porte et les ai amenés là où se trouvait mon père. Ils m'ont balancé par terre devant Mum, Trevon et Tyler. J'ai mis les mains derrière la tête : j'ai pas résisté. Mais ils s'en foutaient. Ils m'ont quand même enfoncé leurs genoux dans le dos et tordu les bras pour me menotter. Ils m'ont embarqué au poste tout au bout de la ville, ils ont pris mes empreintes et m'ont tiré le portrait. Ensuite, j'ai passé la nuit dans une pièce sombre avec une fenêtre à guillotine. Ils m'ont rien donné à boire ni à bouffer. M'ont pas laissé aller aux chiottes, j'ai dû pisser dans un coin parce que je sentais déjà un peu la transpiration vu que j'avais les jetons et qu'on avait pas été tendre avec moi, alors je voulais pas me faire dessus et sentir ça aussi. Et puis d'un coup, je me suis retrouvé tout seul dans cette grande pièce avec trois flics qui me demandaient pourquoi j'avais poigné mon père plus d'une douzaine de fois. À ce moment-là j'avais changé d'avis, je voulais plus avouer alors j'ai menti, j'ai dit que j'avais rien fait jusqu'à ce qu'ils en aient ras le cul de gueuler, de me crier dessus. Ils m'ont passé les menottes aux poignets et aux chevilles, puis ils m'ont mis dans un long couloir où d'autres types se faisaient appeler l'un après l'autre dans une pièce dont je voyais pas l'intérieur. J'ai demandé au mec assis à côté de moi ce qui se passait, mais il a parlé de la pluie et du beau temps. Quand on a fini par m'y emmener aussi, j'ai compris que j'étais dans une salle d'audience, devant un juge. Cette meuf blonde que j'avais jamais vue avant (le premier avocat) a dit un truc du genre plaider coupable pour cause de démence alors j'ai gueulé : Non, je suis pas dingue ! Le juge a tout arrêté et a ordonné à mon avocate de m'emmener pour me calmer et pour qu'on se mette d'accord sur notre histoire avant de rappliquer devant lui. On m'a ramené dans la première pièce, où j'ai

attendu que la femme revienne pour pouvoir lui expliquer que j'avais juste essayé d'empêcher mon père de taper ma mère, que c'était un accident, que j'étais pas ouf, je l'avais juste frappé trop fort alors que je voulais seulement lui faire peur. Elle s'est jamais pointée.

Mais Natasha, je veux que tu saches que ça va. Que j'ai pensé qu'à toi et que rien ne pourra nous séparer : ni les flics, ni les murs de cette taule, ni mon père, rien. Faut vite que tu viennes me voir. J'ai mal tellement ta petite gueule me manque. Je peux pas recevoir d'appels pour l'instant, mais de toute façon on doit se parler en tête-à-tête pour que je puisse te raconter ce qui s'est passé.

*Réponds-moi vite,
Antonio*

4 février 1990

À Mon Bébé :

OK, donc tu m'as toujours pas raconté en détail ce qui s'était vraiment passé, mais ça m'est égal de toute façon. Quand je t'ai dit que je t'aimais, je le pensais vraiment. Je suis contente de te l'avoir dit ce soir-là, parce que si j'avais attendu, j'aurais jamais pu te le dire en face, juste dans une lettre et c'est pas comme ça que ça doit se passer. Alors je te demanderai plus ce qui est arrivé. Tout ce que je sais, c'est que de toute façon t'y étais pour rien. C'était pas ta faute. Y a que ça qui compte pour moi, savoir que c'était pas

ta faute, et je suis certaine que t'as jamais voulu faire de mal à personne, tu sais. Aujourd'hui, je suis passée à côté de ton casier dans l'aile C. Je sais que c'est pas mon coin et que je suis pas censée aller là-bas, mais je crois que dans ma tête, j'espérais que tu serais là à m'attendre après le déjeuner, comme tu faisais avant. Bien sûr t'y étais pas, mais j'étais quand même contente d'y être allée. En passant à côté, on aurait dit que ça sentait ton odeur. Attention, ça puait pas, je t'imagine déjà faire une sale gueule. Non, ça sentait trop bon. L'essence de réglisse noire que tu te mets, les bonbons à la cerise Now n' Laters comme t'aimes et ce gel à la noix de coco que je te passais dans les cheveux avant que Laneice et moi on te fasse des rastas. Ton odeur, ça fait partie des choses que j'aime chez toi. Tu sens toujours bon, comme une fille. Je parie que tu voudrais savoir d'autres trucs que j'aime chez toi. Ben, ta langue qui s'enfonce loin quand tu m'embrasses, les boucles rondes sur ta tête, douces comme des balles de coton, les muscles de tes bras et tes abdos, la façon dont tu prononces mon nom, la façon dont parfois tu mets les paumes des mains sur tes joues quand tu parles, cette tache de naissance sur ton épaule gauche et la façon dont tu prononces des mots comme *fil*s et *sérieu*x et *baby* parfois (quand on le fait). Et toi, c'est quoi qui te plaît chez moi ? Tu me l'as jamais dit avant, alors autant le faire maintenant.

Love,
Natasha